



POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS



Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis,
JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

PRIX DES ABONNEMENTS :

Un an, Saumur.	18 fr. » c.	Poste,	24 fr. » c.
Six mois,	10	—	13
Trois mois,	5	25	7 50

L'abonnement continue jusqu'à la réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 20 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

Gare de Saumur (Service d'hiver, 9 novembre).

DÉPARTS DE SAUMUR POUR NANTES.

3 heures 18 minutes du matin,	Poste.
9 — 04 — —	Omnibus.
4 — 35 — —	Express.
6 — 56 — —	Omnibus.

Le train des samedis part d'Angers à 5 h. du soir et arrive à Saumur à 6 h. 21 m.

DÉPARTS DE SAUMUR POUR PARIS.

3 heures 07 minutes du matin,	Mixte (prix réduit).
7 — 52 — —	Omnibus-Mixte.
9 — 50 — —	Express.
5 — 47 — —	soir, Omnibus.
9 — 57 — —	Poste.

PRIX DES INSERTIONS :

Dans les annonces	20 c. la ligne.
Dans les réclames	30 —
Dans les faits divers	50 —
Dans toute autre partie du journal.	75 —

ON S'ABONNE A SAUMUR,

AU BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et chez MM. GAULTIER, JAVAUD et MILON, libraires. Les abonnements et les annonces sont reçus, à Paris, à l'Office de Publicité Départementale et Étrangère, LAFFITE-BULLIER et C^o, place de la Bourse, 8.

Chronique Politique.

BULLETIN DE LA GUERRE.

Les dépêches ne semblent pas confirmer les rapports adressés au *Moniteur prussien*, et d'après lesquels l'artillerie prussienne avait réussi à éteindre le feu des six bastions formant la gauche des fortifications danoises.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les bastions du centre se défendent et que leur artillerie répond à celle des assiégeants.

Les Prussiens ont continué le bombardement avec violence pendant toute la journée du 12 et toute la nuit du 12 au 13. Ils tiraient 500 coups par heure, dit une dépêche de Copenhague, empruntée aux rapports officiels.

Cette canonnade n'a tué personne. Il y a eu seulement une soixantaine de Danois blessés légèrement pour la plupart. Cela s'explique par la nature des fortifications. Les boulets qui arrivent dans la muraille de terre creusent leur trou et s'amortissent.

Les projectiles qui entrent dans les embrasures peuvent briser les affûts des pièces, mais ils ne frappent personne; les canoniers se mettent à l'abri derrière les épaulements. Les projectiles creux, lorsqu'ils éclatent, et les débris dispersés par les boulets, peuvent seuls occasionner des blessures.

Les Prussiens continuent leur œuvre de destruction contre la ville de Sonderbourg, ou plutôt contre ses ruines abandonnées. L'incendie achève d'embraser les dernières maisons.

La prochaine ouverture de la conférence inspire une activité fiévreuse à l'armée assiégeante. A Berlin, on hâte les préparatifs. On expédie au maréchal Wrangel des ordres et des renforts.

La 21^e brigade de l'armée prussienne, composée des régiments 10 et 50, part demain pour Düppel. D'autres régiments sont mis sur le pied de guerre. Ils partiront quand il s'agira d'occuper le Jutland, sous prétexte de s'assurer un gage pour la compensation des pertes infligées au commerce allemand par la marine danoise.

On parle déjà de récompenser le maréchal Wrangel par une distinction analogue à celle qui fut accordée à Blücher. Le maréchal Wrangel échange son titre de baron contre celui de prince; il sera nommé prince de Düppel.

En attendant, les chemins de fer sont encombrés de troupes, de munitions et de matériel d'artillerie. Les chemins de fer prussiens prêtent leurs wagons à ceux du Sleswig et du Holstein, qui n'ont pas un matériel suffisant pour la circonstance. (Pays.)

On écrit de Dresde, le 14 avril : On assure que la Prusse et l'Autriche sont loin d'être d'accord dans la conduite à tenir dans la conférence de Londres.

On est de plus en plus inquiet à Vienne de la situation dans les Principautés-Unies du Danube.

On désire l'occupation de ces provinces par les troupes de la Porte, afin d'éviter que la Russie intervienne elle-même.

On assure que le prince Callimaki, ambas-

sadeur ottoman à Vienne, veut donner sa démission.

On écrit de Bucharest au Wanderer :

Les dépêches télégraphiques de Vienne nous ont appris les reproches adressés par les journaux officiels russes à notre gouvernement, à cause de sa tolérance envers les Polonais. Ils ne nous ont pas surpris, car on est habitué depuis longtemps à voir le consul général russe baron Offenbergh, courir tantôt chez le premier ministre, tantôt chez le prince lui-même, pour leur demander avec promesses et avec menaces l'éloignement ou tout au moins l'internement des réfugiés polonais.

Aux termes du traité de Paris du 7/19 août 1858, une intervention militaire dans les Principautés danubiennes est une pure impossibilité. Il y est bien dit que la Porte a le droit d'intervenir, mais après entente avec les puissances protectrices. Or, est-il possible que la Porte obtienne cette entente? Malgré cela on veut ici se mettre en état de défense contre un coup de main aventureux de quelque une des puissances limitrophes.

Je vous ai déjà parlé d'achats considérables d'armes; le vapeur le *Taurus*, qui a refusé de rendre compte au commandant turc à Sulina, nous a amené 6 canons rayés et 264 caisses de fusils rayés à 40 fusils l'une, soit en tout 10,000 fusils. A cela se rapporte aussi le crédit de 8 millions de piastres demandé par le ministère pour établir un corps de 3,000 hommes à Lockschang en Moldavie, point stratégique important qui domine les accès de la Bukovine et de la Bessarabie.

Le courrier d'Amérique nous apporte des nouvelles qui vont jusqu'au 1^{er} avril.

Les armées ennemies continuent sur tous les points leurs mouvements stratégiques. Il n'y a eu depuis les dernières nouvelles aucune bataille importante.

Mais, dans le Kentucky, la cavalerie du Sud a pillé et brûlé deux villes, et a attaqué sans succès le fort Blow.

Les confédérés (Sud) sont aussi avec des forces considérables dans le Tennessee.

Sur la ligne du Rapidan, ils fortifient leurs positions.

Dans la Louisiane, un corps expéditionnaire de fédéraux (Nord) est parti d'Alexandrie et s'est emparé de Nachitoché, ville placée sur le bord de la rivière Rouge, à peu de distance de la précédente.

Des émeutes sanglantes ont eu lieu à Charleston, dans l'Illinois.

Un télégramme de Trieste annonce le complet rétablissement de l'empereur Maximilien I^{er}. D'après ce télégramme, le nouveau souverain du Mexique a dû s'embarquer jeudi, de deux à trois heures, avec l'impératrice Charlotte. Leurs Majestés sont donc en ce moment en route pour leur nouvelle patrie.

La France a prétendu que la renonciation de l'empereur Maximilien I^{er} à ses droits comme archiduc d'Autriche était subordonnée à la durée et au temps de son règne au Mexique. La *Gazette de Vienne* affirme, contrairement à cette assertion, que cette renonciation est formelle et absolue. Elle est consignée dans un pacte de famille qui sera ultérieurement communiqué aux chambres autrichiennes.

FEUILLETON.

LE PREMIER SUCCÈS.

(Suite.)

Ces mots étaient accompagnés d'un rire si ingénu, si bon enfant, que le jeune homme y trouva de nouveaux motifs de confiance.

C'est la simplicité de son père, pensa-t-il, sa modestie, son humeur charmante. Dieu merci, elle est Ploubère et pas du tout Roquincaille!

Marceline chanta d'abord d'un accent ému, puis avec plus d'assurance et un véritable talent. L'applaudir en conscience était facile; et, la veille, quels éloges n'aurait pas trouvés Lucien pour louer sa méthode et sa voix? Sainte Thérèse recommandait à ses filles d'éviter les comparaisons, parce que les comparaisons sont odieuses. Hélas! M. de Morny avait pas lu sainte Thérèse, et il comparait aujourd'hui!

Il se refusait, néanmoins, à prononcer aucun jugement; mais avec un embarras qui le trahissait. Ses louanges discrètes parlaient aussi; malgré de suprêmes efforts, impossible pour lui de montrer la même admiration à la favelette qu'au rossignol.

La favelette, ou plutôt la linotte, comme la nommait son père, ne donnait aucun signe de mécontentement. La corvée finie, car c'en était une à ses yeux, elle semblait trop contente de laisser la romance et piano pour attacher la moindre importance à sa défaite. Ceci ne pouvait échapper au nouvel hôte du manoir.

— Toujours Ploubère, continuait-il à part soi; c'est bien la compagne qu'il me faut. Plus artiste, les recherches de la vanité, le besoin d'applaudissement la feraient se plaindre tous les jours de mes goûts sauvages, et je n'aurais la vie sauve qu'en cédant à ses obsessions, qu'en sacrifiant mon repos à ses succès périlleux. Assurément notre vieux marin calomnie les femmes, ou je suis obligé de reconnaître que ce qu'il n'a pas vu en dix ans, je l'ai découvert en moins d'une heure... Courage donc, Lucien; toi, du moins, avec ton esprit d'observation, tu ne ressembleras pas à tant d'autres qui, comme le ténor, deviennent justement aveugles au moment de faire un choix.

Quelle assurance! Le jeune homme oubliait les deux pierres de touche signalées par le capitaine, — la mauvaise fortune ou le succès.

Le vieillard reprit l'entretien en parlant de Mlle

de Rosmadec.

— Ça été, dit-il, un grand bonheur pour ma fille de trouver en elle, à sa sortie du couvent, une amie plus expérimentée et de bons conseils. La maîtresse d'école n'était pas ici depuis six mois, qu'elle avait gagné tous les cœurs par sa bonté, sa vertu, sa raison précoce. Pour moi, elle me semblait jeune au début, et, fou que j'étais, l'idée me vint de demander à sa place, à l'inspecteur, une vieille édentée que j'ai rencontrée parfois dans le bourg voisin, et dont je ne sais rien sinon qu'elle lit mon journal, pense bien, par conséquent, sous le rapport politique, et fait convenablement un cent de piquet. Prévenue de mon projet, la pauvre enfant se présenta chez moi avec son jeune frère, et dans un langage plein de dignité et d'une simplicité éloquente, me parla de sa mère, veuve d'un marin, des charges qui pesaient sur son dénûment, de l'obligation pour la sœur aînée dans une famille pauvre de se hâter de prendre un état, même au prix des plus douloureux sacrifices.

— J'ai pensé, monsieur, dit-elle en finissant, que mieux instruit de ma position véritable, vous ne me feriez plus un reproche de mon âge, et que cet âge même exciterait plutôt votre intérêt. Il faut que la

nécessité d'un emploi soit bien impérieuse pour nous arracher ainsi des bras d'une mère, et nous enlever à toutes les consolations comme à toutes les protections de son amour.

— Bonne Amélie! interrompit Marceline, elle aurait pu ajouter qu'un exil entre les murs d'une école de village devenait cent fois plus amer! Quelle patience angélique ne faut-il pas avec ces enfants de caractères si opposés, et pour la plupart d'une intelligence si peu ouverte! Viennent ensuite les parents, l'orgueil et l'aveuglement paternels et maternels, les réclamations injustes, les reproches immérités, souvent dans les formes les plus grossières. Quel supplice pour un esprit délicat et cultivé, que cette obligation constante de descendre, de se faire petit, de recourir même à chaque instant aux locutions vulgaires, sous peine de n'être pas entendu et de ne produire aucun bien! Maurice! qui se plaint tout bas de ne pouvoir aider sa sœur, Maurice est pour elle un bonheur unique et providentiel. Il faut les entendre tous les deux dans les rares moments de loisir de l'institutrice. Hier encore, j'avais ce plaisir, et je ne savais lequel me charmait le plus, quand le son de la cloche vint rappeler à Amélie ses devoirs monotones et assoupissants. J'essayai de la

Nous lisons dans l'*Union de l'Ouest* :

Conformément au programme, Garibaldi a fait, le 11, son entrée à Londres, et comme ce grand homme est la personnification la plus pure et la plus haute de la démocratie égalitaire, il s'est assis dans une belle voiture de gala et a reçu avec le plus grand sérieux les très-humbles hommages de la foule accourue sur son passage. L'*Opinion Nationale* appelle cette réception un *grand événement* ! Elle a dû rire en écrivant une pareille chose. Si l'enthousiasme des Anglais pour Garibaldi devait se traduire par quelque témoignage plus solide que des *hurrahs* et des poignées de main ; si, par exemple, ils mettaient à sa disposition une bonne flotte de navires cuirassés, à la bonne heure ! ce serait là un événement d'importance. Mais s'ils se contentent de le promener dans les rues de Londres et d'en faire l'exhibition, comme ils disent ; si, après l'avoir abreuvé d'ale et de porto et nourri de roosbeef et de pudding, ils le laissent retourner à Caprera sans autre ressource et sans autre renfort que le sabre d'honneur qu'ils se préparent à lui offrir, l'événement, on en conviendra, n'aurait dans ce cas d'autre grandeur que celle du ridicule.

Mais, pour flatter le doux espoir de l'*Opinion nationale* et du *Siècle*, mettons les choses au mieux, accordons à Garibaldi le succès complet de ses démarches. L'Angleterre, contrairement à ses habitudes, veut se montrer généreuse et elle fournit en hommes et en argent au Don Quichotte de la démocratie tout ce qu'il faut pour entrer en campagne. Contre qui le valeureux Garibaldi dirigera-t-il ses premiers coups ? Contre Rome évidemment, contre Rome défendue par nos soldats, en d'autres termes contre la France elle-même. Est-ce là le *grand événement* prévu par l'*Opinion nationale* ? Elle devrait bien répondre à cette simple question et nous montrer comment elle accommode des vœux semblables avec le patriotisme dont elle se targue.

Mais nos lecteurs attendent avec une légitime impatience le récit de l'entrée triomphale du héros qui honore en ce moment l'Angleterre de sa présence ; passons donc la parole aux journaux anglais, en commençant par le *Sun* :

L'entrée de Garibaldi à Londres a eu lieu aujourd'hui ; la ville entière était en émoi. Dès onze heures du matin, quoique le général ne dût arriver que tard dans l'après-midi, une foule immense stationnait dans les rues que devait traverser le cortège. D'immenses processions, musique en tête, se déroulaient, et plus on approchait du débarcadère du chemin de fer, plus la foule était compacte et agitée. Dans Westminster road, les maisons et les fenêtres étaient pavoisées. Des estrades avaient été éle-

vées dans un grand nombre d'endroits ; elles étaient couvertes de monde. La toilette la plus en faveur était la chemise rouge garibaldienne, et toutes les femmes sans exception portaient les couleurs nationales d'Italie. Parmi les bannières, le drapeau tricolore italien dominait toutes les autres. La plupart des drapeaux étaient ornés d'une inscription. On y lisait : « L'homme de la paix ; le héros d'Italie ; le patriote pur ; salut à Garibaldi. » Au centre était placé un portrait du général. A Nine Elms avait été ménagé un espace couvert d'un magnifique tapis. C'est là que devaient être présentées les diverses adresses. De chaque côté se trouvaient rangés les membres des divers comités. La plupart portaient un large ruban tricolore, rouge, blanc et vert, attaché à l'épaule. Parmi les personnes présentes, on voyait le duc de Sutherland, le marquis Townsend, Arthur Kinnaid, Ashley Pomsonby, M. Goschen, membre du Parlement ; M. Ayrton, Ewart, Crawford, sir John Shelley, Ouslow, Dunlop, Taylor, Harvey, Lewis, Doulton, membres du Parlement ; le révérend Newman Hall et M. John Richardson, etc.

À trois heures moins vingt minutes le train qui portait le général Garibaldi et ses amis est arrivé ; lorsque le général est descendu de wagon, un tonnerre d'applaudissements a éclaté. Avec très-peu de cérémonie, ou sans cérémonie, le général s'est dirigé immédiatement vers l'espace qu'il voyait couvert d'un riche tapis ; mais il ne pouvait cheminer que difficilement et lentement, tant la foule de ses amis était serrée sur son passage ! Tous les arrangements qui avaient été adoptés avaient été méconnus ; chacun faisait ce qu'il voulait. Les uns applaudissaient, les autres agitaient leurs chapeaux, d'autres criaient : Salut ! salut à Garibaldi !

Le général portait son manteau de drap clair ordinaire, bordé de rouge écarlate, sa fameuse chemise de la même couleur, son pantalon de drap foncé et son chapeau noir retroussé. Outre ce costume, le général avait un foulard de soie négligemment mis en écharpe et d'une couleur mauve entremêlée de blanc. Après de nombreux efforts faits pour dégager le général, on parvint à ménager un peu d'espace devant lui, et M. Richardson lui donna lecture d'une Adresse de félicitations.

Le général Garibaldi a répondu en anglais : « Je suis très-heureux de pouvoir aujourd'hui remercier cette noble nation de la sympathie qu'elle a manifestée pour la cause de mon pays et pour celle de l'humanité. (Immenses applaudissements.) Il y a longtemps que j'aspirais après ce jour, et je suis très-heureux aujourd'hui de vous exprimer ma gratitude. » (Vifs applaudissements.) Une adresse lui fut alors remise. Il y a répondu en ces termes : « J'aime particulièrement à

voir les ouvriers. Je leur suis très-reconnaisant, et je n'oublierai jamais l'accueil que m'a fait cette classe d'hommes, à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir. Vous m'appelez votre frère ; j'aime à être appelé le frère des ouvriers dans toutes les parties du monde. » (Applaudissements.)

L'Adresse des Italiens a été présentée au général à son arrivée sur la plate forme. Le brave général a alors donné des poignées de main à toutes les personnes qui se trouvaient à sa portée. Les dames luttaient presque aussi vivement que les hommes pour arriver à presser sa main. Après les plus grandes difficultés, les voitures destinées au général et à ses amis purent enfin approcher. Lorsqu'elles débouchèrent dans la cour de la station, un immense cri d'admiration, proféré par des milliers de personnes, accueillit le héros italien.

La voiture du général prit alors la direction de Wondsworth road. Les ouvriers de Londres, les résidents italiens, les forestiers, les sociétés de tempérance, les brigades des pompiers volontaires, etc., ont défilé processionnellement.

Nous verrons comment le héros italien s'y prendra pour glisser, entre la poire et le fromage, à tous ces ducs et à tous ces comtes qui le fêtent à qui mieux mieux, le dernier mot de son voyage, c'est-à-dire la question de secours et d'argent. Il espérait bien en effet, lorsqu'il se mit en route pour l'Angleterre, escompter en bonnes espèces sonnantes les sourires des Ladies et l'enthousiasme des Lords. Cela résulte d'une lettre que son secrétaire, Guerzoni, adressait de Malte à l'un de ses amis de Palerme :

« Les journaux ministériels, lui écrivait-il, vont dire beaucoup de choses sur ce voyage. Toi qui connais autant que moi et plus que moi le général, réponds à tout le monde que Garibaldi va à Londres pour faire l'Italie, et que ce voyage servira plus à notre sainte cause que nous-mêmes ne pouvons arriver à le comprendre.

Tu sais combien de fois les Anglais ont demandé au général de leur faire visite à Londres ; tu connais leur enthousiasme pour lui.

Maintenant, rien de plus naturel qu'il arrive à faire à Londres pour l'Italie ce que tous les diplomates du monde n'ont, jusqu'à présent, pu faire ni su faire. »

Il en sera pour ses illusions et les Anglais garderont leurs guinées, voilà ce qui paraît probable. Mais le cabinet de Londres, tout en se tenant à l'écart, aura eu le plaisir de satisfaire sa haine contre la papauté et de créer des embarras à la politique française, double résultat qui vaut bien quelques dépenses de table et, par l'intérêt du but à atteindre, voile un peu ce qu'il y a d'humiliant et de grotesque dans l'emploi de tels moyens.

« L'homme que l'on fête aujourd'hui, dit l'*International*, de Londres, n'est pas l'aventurier de Marsala, c'est l'homme qui a voué à la France une haine implacable, et qui, oubliant que c'est à l'or et au sang français que l'Italie doit se compter au rang des nations, ne rougit pas de venir remercier l'Angleterre d'avoir gardé pendant la lutte une prudente neutralité. Ce n'est pas tant le condottiere cosmopolite à qui la haute aristocratie va ouvrir ses salons, que l'ennemi acharné du vénérable vieillard dont la voix ne se fait entendre à la catholicité que pour lui adresser la bénédiction évangélique. Et pour preuve de ce que nous avançons, nous pouvons en appeler aux innombrables placards qui couvraient les murs des différentes rues que le cortège parcourait, portant ces mots écrits en gros caractères : *Vivent Garibaldi, Mazzini, Stanfeld, et lord Palmerston ! Hurrah !* Un pareil accouplement de noms est assez significatif pour se passer de tout commentaire. »

Les transports du peuple anglais n'ont effectivement pas d'autre cause. Néanmoins quelques notes discordantes se mêlent à ce concert d'acclamations et de louanges. On avait prétendu qu'à Malte, la population charmée de recevoir dans son île un citoyen si glorieux, lui avait remis une adresse pleine de témoignages de respect et d'amour. Or, ce fait est démenti.

Correspondance de l'*ECHO SAUMUROIS*.

Paris, 12 avril 1864.

Mon cher Directeur,

Le public parisien, comme feu ce bon Cade Roussel, est vraiment le meilleur enfant du monde. Malgré deux mystifications successives, il s'était, dimanche, porté en foule sur l'esplanade des Invalides, pour assister à l'ascension de la montgolfière *Aigle*.

LL. EE. M. Duruy, ministre de l'instruction publique, le maréchal Magnan, étaient présents. On attendait S. M. l'Empereur ; le moment était solennel pour M. Godard : il savait pour lui de vaincre ou de... tomber dans le ridicule, cette mort anticipée. Si l'*Aigle* n'allait pas partir encore aujourd'hui ! se disait-on.

Un grand mouvement se fait dans l'enceinte réservée, le ballon géant déploie ses plis monstrueux, l'air chaud pénètre dans ses flancs, distend ses parois, le voilà qui s'élève et se travaille. Il partira ! les minutes se passent, et le ballon n'est pas prêt à s'élever, les heures se passent, le ballon n'est pas gonflé. Malgré tous les efforts des aéronautes, l'immense montgolfière résiste et reste plate. Il ne partira pas...

Alors le peuple murmure, siffle, les barrières sont enfoncées. Ce fut pendant un quart d'heure un tumulte inexprimable. M. Godard essaya par son éloquence d'apaiser les spectateurs.

revenir. — Non, dit-elle en nous échappant, c'est à l'oiseau de rester dans les nues si bon lui semble ; moi, je ne le puis ; je ne suis qu'un cerf-volant dont mes élèves tiennent le fil.

— Hélas ! oui, reprit le capitaine, un fil que toutes ces petites mains brunes et souvent malpropres se disputent à tous les instants pour le ramener vers la terre. Je sentis cela tout-à-coup, à cette première entrevue dont je vous parlais, et je n'eus alors qu'un désir, celui d'expier de quelque manière la sottise pensée qui m'avait traversé l'esprit. Je déclarai à Mlle de Rosmadec que non-seulement je ne chercherais pas à l'éloigner de Saint-Enorat, mais qu'en outre je me chargerais de rompre les côtes au misérable assez mal inspiré pour prendre à son compte une si méchante action. La jeune fille ne savait comment me remercier, et moi j'étais si ému, si attendri, si pressé de lui prouver mon bon vouloir, que tout en la reconduisant vers la porte, je cherchais partout des yeux, dans la chambre, quelque chose à lui offrir. Je ne m'explique pas ce mouvement, très-naturel pourtant à ce qu'il me semble, puisque nous voyons tous les jours de petits enfants, dans les promenades, témoigner de leur bienveillance pour un passant, en lui présentant une fleur, une

pièce, un de leurs souliers. J'en étais là, et, plutôt que de rien donner, j'aurais offert, je crois, les pincettes ou même ma pipe, lorsque j'avisai sur une des fenêtres, d'un côté un chardonneret dans une cage, de l'autre un pot en faïence où s'élevait un géranium. Faisant brusquement un saut en arrière, je pris le pot, je décrochai la cage, et je revins, tout bouillant, à la porte, où l'aveugle et sa sœur s'étaient arrêtés. Ce que je dis, ne le demandez pas, car je n'en sais rien. C'était fou, c'était bête, et, malgré tout, le premier étonnement passé, la maîtresse d'école vit fort bien que cela venait du cœur.

— On ne pouvait s'y méprendre, dit Lucien, et je gagerais que la plante et l'oiseau n'ont pas été négligés depuis.

— Négligés ? ah vous pouvez en faire le serment. C'est Maurice qui s'en occupe tous les matins, et sa sœur me le rappelle en riant de temps à autre.

— Ne trouvez-vous pas, monsieur, dit Marceline en s'adressant à l'hôte de son père, qu'il y a aussi quelque chose de plus triste, dans une position obscure, à porter un nom qui rappelle d'autres souvenirs ? C'est le sort de bien des familles nobles en Bretagne et sans doute ailleurs. Celle-ci, appauvrie depuis longtemps, avait paru devoir se relever avec

le père d'Amélie, et la voilà retombée de nouveau dans l'oubli, sans espoir d'en sortir jamais. Suivant notre amie, il y a là une leçon d'humilité pour tout le monde : j'avoue que moins résignée pour ma part, dans une situation pareille, mon grand-oncle, évêque de Cornouaille, mes arrière-grand-mères, heureuses châtelaines, ajouteraient beaucoup à mes plaintes contre la rigueur de ma destinée.

L'entretien se prolongea ainsi jusqu'au déjeuner, et l'impression favorable produite par Mlle Ploubère ne fit qu'augmenter à chaque instant. Le déjeuner fini, on se promena, on visita la maison d'école, et, le soir, on se rendit à l'église. L'aveugle chanta, et l'assemblée tout entière, bien que composée presque uniquement de rudes laboureurs, ne respirait plus en l'écoulant. Aux accents pénétrants de cette voix pleine de mystères, un éblouissement, qui tenait de l'extase, avait courbé vers la terre le front de Lucien, tandis que sa pensée errait ailleurs dans une atmosphère d'une suavité indicible. Tellement incliné sur le pavé qu'il l'effleurait de ses cheveux, il ne rêvait point aux jours écoulés comme le capitaine, mais c'était l'avenir, c'étaient les divines promesses d'une autre existence plus durable qui se déroulaient devant lui.

La conversation fut peu animée en retournant au manoir : on était encore sous le charme de la mélodie sacrée, et la mémoire cherchait à se recueillir pour en retrouver un dernier écho. Ainsi doucement préoccupé, chacun se retira dans sa chambre, l'*Amélie* sur les lèvres et au fond du cœur. Cet adieu ne devait pas être pourtant la dernière pensée de nos trois amis avant de se livrer au sommeil. Non, le fil du cerf-volant est là pour tous les hommes, et après l'ascension plus ou moins élevée la descente est inévitable !

— Ce garçon me plaît, murmura le capitaine, enfonçant sur ses yeux son bonnet de coton, m'arrangerais de l'avoir pour gendre, mais en jouant cartes sur table, car je veux son bonheur et celui de ma fille.

De l'autre côté de la cloison, Marceline se demandait au même moment ce que viendrait faire Saint-Enorat M. de Mony, sinon des propositions de mariage :

— Pourquoi pas ? ajoutait-elle, je suis destinée à la campagne ; je n'ai rien sans doute de ce qu'il faut pour réussir dans le monde, autant qu'un autre, alors !

Et le voyageur :

leurs. Vains efforts! L'irritation est à son comble.

Vous reviendrez dimanche, dit-on au public, et le public de répondre comme Chica-neau : *Mais rendez donc l'argent.*

L'argent n'a pas été rendu. La foule s'est retirée furieuse, exaspérée, jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Au même moment avait lieu, par un temps magnifique, la première journée des courses de la Société d'encouragement, à laquelle assistait l'Impératrice. Aussi quelle assemblée nombreuse et élégante! Cette réunion du bois de Boulogne a remplacé l'ancien Longchamps, bien décidément mort. Tout ce que Paris compte d'attelages brillants stationnait, soit sur la pelouse, soit aux abords des tribunes. Le défilé de toutes ces voitures si brillantes offrait vraiment un charmant spectacle à la foule des curieux qui envahissaient les allées du bois.

Un chroniqueur des modes féminines ne serait point embarrassé pour défrayer tout un feuilleton avec l'énumération des toilettes qui s'élevaient devant les tribunes. Quelle diversité dans le goût, dans les coupes, dans les couleurs! La fantaisie règne en souveraine maîtresse dans les hauts parages du monde. Que citer de plus excentrique, par exemple, qu'un habit de soie noire, forme directoire, aux très-longues basques étroites, tombant sur une jupe noire encore plus longue? Qu'en penseront les dames de Strasbourg ou de Bordeaux? Peut-être n'y croiront-elles pas, et cependant elles auront tort.

L'affaire Armand occupe toujours les esprits à Paris et probablement ailleurs. Bien que le dossier de cette affaire ne soit pas encore parvenu au greffe de la Cour de cassation, on croit savoir que M. le conseiller Faustin Hélie sera chargé du rapport devant la Cour supérieure. En tout cas, c'est M. Ambroise Rendu qui soutiendra le pourvoi de M. Armand. M. Rigaud, premier président de la Cour d'Aix, est encore à Paris, et l'un des trois conseillers assesseurs, M. Rolland, qui siégeaient lors de cette affaire, est également dans notre capitale, et était hier dans l'après-midi au parquet du procureur-général près de la Cour de cassation, M. Dupin.

On sait que M. Guizot prépare un travail intitulé *Méditations religieuses*, qui traite la question du christianisme et répond à l'ouvrage de M. Renan, mais tout à fait indirectement. A ce propos, il se trouve en ce moment à Paris environ 140 pasteurs des divers consistoires départementaux, qui vont se réunir en assemblée dans la capitale. Le but de la délibération sera une déclaration de principes théologiques. Les questions qui ont entraîné la déchéance de M. Athanase Coquerel fils seront certainement traitées dans cette réunion; il

n'est pas présumable toutefois que la majorité donne raison à ce dernier.

Le sieur Gagne, l'auteur de *l'Unité*, poème humanitaire, vient d'adresser au Sénat une pétition dans laquelle il demande que tous les journaux soient supprimés et remplacés par un journal unique, dont le directeur prendrait le titre de *ministre de la presse*.

Voilà un pétitionnaire furieusement possédé de la manie de l'unité ou de l'uniformité! Mais cet admirable projet n'est rien moins que neuf. Les utopistes réactionnaires l'ont proposé en 1797, en 1809, en 1816, en 1830, en 1836, en 1853 et en d'autres années encore.

Pour les articles non signés : P. GODET.

Nouvelles Diverses.

Lord Clarendon est arrivé à Paris le 13 à quatre heures du soir.

Il a eu le lendemain une entrevue avec le ministre des affaires étrangères.

Une dépêche particulière nous assure que Garibaldi a reçu l'invitation de se rendre à Bruxelles.

Il est question d'un projet de mariage du jeune roi Louis II de Bavière avec une fille de l'archiduc Albert d'Autriche.

Samedi dernier on essayait aux environs de Londres, dans l'usine de *Mittwall iron Company*, un nouveau modèle de fortifications exécuté pour le compte du gouvernement russe.

Ce système, qui est peut-être destiné à opérer une révolution dans l'art des sièges, se compose d'une série de plaques en fer épaisses de 15 pouces, c'est-à-dire quatre fois plus fortes que les cuirasses du *Warrior*.

Leur force de résistance n'est pas le seul avantage que présentent ces fortifications.

En effet, les remparts de maçonnerie et de terre exigent une grande épaisseur. Il est impossible de construire des embrasures assez étroites pour que les canonniers soient toujours à l'abri.

Il est indispensable d'espacer les embrasures, et de placer les pièces à une certaine distance l'une de l'autre. Enfin, quand il s'agit de bâtiments casematés, la construction offre des problèmes que l'art des ingénieurs ne parvient pas toujours à résoudre, notamment celui d'établir une ventilation constante pour faire sortir la fumée et rendre les bâtiments habitables pour les défenseurs.

Avec les fortifications en fer, ces inconvénients disparaissent en partie. Les embrasures se rapprochent et l'on peut doubler le nombre des canons dans le même espace. L'épaisseur des maçonneries se trouve tellement réduite qu'il reste toujours assez de place pour la manœuvre; la ventilation devient également plus facile.

On a essayé les plaques avec des canons

Armstrong à mille mètres et à de moindres portées. Les boulets pleins du plus fort calibre, lancés par des charges de poudre énormes, ont frappé les fortifications de fer sans pouvoir les endommager.

Au reste, cette idée n'est pas absolument neuve. Les plaques de fer ont été employées aux fortifications d'Anvers, à celles du littoral anglais, et, si nous ne nous trompons pas, à celles de Cherbourg.

On raconte une assez plaisante histoire au sujet des trois millions de francs expédiés en Autriche à l'archiduc Maximilien, aujourd'hui successeur d'Iturbide. Ces trois millions, expédiés de France je ne sais par qui, arrivèrent à la frontière d'Autriche. Il paraît qu'il y avait là un commissaire de police mal renseigné — la police est très-souvent mal renseignée. Le commissaire de police, voyant arriver une telle somme d'argent, crut avoir mis la main sur un complot ou une insurrection — c'est toujours le rêve d'un commissaire de police. Il pensa que cet argent était destiné à soulever la Hongrie. Avec un zèle joyeux, il télégraphia à Vienne au ministre, lequel n'y comprit rien et se rendit auprès de l'empereur François-Joseph, qui dit ce qu'il en était. Le commissaire de police a manqué en faire une maladie. Quant à l'argent, il fut expédié à Miramar, et servit à l'archiduc pour régler ses petites affaires et payer les meubles, les uniformes, les tabatières, les sabres, enfin tout ce qui constitue le matériel d'un empereur et de sa cour.

On lit dans le journal d'Alençon :

Un affreux accident, qui a plongé la ville d'Alençon dans une véritable consternation, est arrivé dans une maison en construction rue St-Blaise.

M. et M^{me} Pierre Chaplain, à qui elle appartenait, y entrèrent vers neuf heures du soir en sortant de chez M. Lecourt, leur beau-frère. M. Chaplain se rendit à des lieux d'aisances que les ouvriers étaient en train de construire, et dans lesquels un siège et un plancher provisoires avaient été établis. Le tout manquait de solidité; on dit même que, pour retenir les planches et les empêcher de basculer, M. Chaplain avait posé dessus quelques grosses pierres dans la journée.

A peine fut-il entré dans cet endroit qu'il disparut, entraînant dans sa chute une masse de matériaux sous lesquels il fut complètement enseveli. M^{me} Chaplain se trouvait probablement près de lui, ou tomba dans la fosse par suite de l'émotion qu'elle dut ressentir, ou s'y jeta folle de désespoir pour porter secours à son mari. Les cris déchirants qu'elle poussa, mais qui malheureusement ne furent pas immédiatement entendus, attirèrent près de la maison des voisins qui finirent par découvrir l'endroit d'où ils partaient. Les premiers mots de M^{me} Chaplain furent pour son mari.

« Cherchez-le, il est tombé la-dessous! s'écriait-elle d'une voix presque mourante. Sauvez-le... ne vous occupez pas de moi! »

Mais c'était en vain qu'on éclairait avec des chandelles toutes les parties de la fosse : on n'apercevait rien, on n'entendait rien, pas un cri étouffé, pas le moindre soupir. Les témoins de cette scène lugubre étaient glacés d'effroi. Enfin, à l'aide d'une échelle, on retira M^{me} Chaplain donnant à peine quelques signes de vie.

Transportée chez sa sœur, M^{me} Lecourt, elle reçut immédiatement, mais en vain, les soins du docteur Monnier; elle expira, sans proférer une parole, au milieu des siens consternés.

Pendant ce temps, on opérait le sauvetage de son mari, qui fut retiré sans vie de dessous les matériaux dont le poids avait dû l'écraser; il avait été atteint, en outre, par une pierre à la tempe. Les docteurs Dufresne et Lavigne ne purent que constater sa mort.

On le transporta, ainsi que M^{me} Chaplain, à son domicile en Monsort.

Lundi matin ont eu lieu les funérailles. Un cortège considérable, composé des membres de sa famille, des amis et d'une foule d'habitants qui avaient voulu témoigner de la part qu'ils prenaient à ce douloureux événement, suivait les deux cercueils dans un profond recueillement. On peut dire que la tristesse était sur tous les visages.

Les deux corps avaient été embaumés la veille par M. Vasseur, préparateur, d'anatomie à la Faculté de médecine de Paris, élève du docteur Sucquet.

Voici encore un extrait des 60,000 guérisons opérées par la délicieuse *Revalésière* Du Barry après que toute médication avait échoué :

N^o 48,422 : M^{me} la comtesse de Castel-Stuart, de 9 ans d'une irritation horrible aux ners aliénant l'esprit. — N^o 44,816 : M. l'archidiacre Alex. Stuart, de 3 ans d'horribles souffrances des nerfs, de rhumatisme aigu, insomnie et dégoût de la vie. — N^o 43,819 : M. G. Hencke, de scrofules. — N^o 46,210 : M. le docteur-médecin Martin, d'une gastralgie et irritation d'estomac qui le faisait vomir 15 ou 16 fois par jour pendant huit ans. — N^o 46,218 : M. le colonel Watson, de la goutte, névralgie et constipation opiniâtre. — MAISON DU BARRY, 26, PLACE VENDÔME, PARIS; 77, REGENT STREET, LONDRES; et 12, RUE DE L'EMPEREUR, BRUXELLES. — En boîtes de 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 2 1/2 kil., 16 fr.; 6 kil., 32 fr.; 12 kil., 60 fr. Contre bon de poste. — Dépôt à Saumur, chez MM. A. PIE fils, droguiste; DAMICOURT, pharm.; PASQUIER, pharm.; COMMON, rue Saint-Jean, 25; PERDRIAU, place de la Bilange, et les premiers Pharmaciens, Epiciers et Confiseurs dans toutes les villes. (493)

Pour nouvelles diverses : P. ODET.

— Pourquoi de plus longues études de caractère? Elle est charmante, cette enfant! Allons, je suis prêt; marions-nous, si elle y consent; et occupons-nous ensemble de chercher un bon mari à mademoiselle de Rosmadec.

Là-dessus, le lutin Ferme-l'Œil des contes danois ouvrit son parapluie bariolé sur le foulard de Lucien, le petit bonnet brodé de Marceline et le hideux casque à mèche du capitaine. Respect aux dormeurs.

III. — LE BOUQUET D'ÉGLANTINE.

La vie à la campagne a ses petites misères comme ses plaisirs; mais ceux-ci l'emportent de beaucoup pour l'âme qui veut avant tout des joies salutaires, et sait les reconnaître où elles sont. Lucien avait ce bonheur : de fermes croyances, des mœurs irréprochables, un désir constant du bien, sauvegardaient en lui les goûts simples et les sentiments élevés qui donnent à la fois à la jeunesse ses fleurs les plus embaumées et ses fruits les plus savoureux. Supérieur à la plupart des hommes de son âge, ne trouvant aucun attrait à la science du palefrenier et du fumeur, aux miasmes d'une oisiveté corrompue et corruptrice, il n'avait fait dans les réunions du monde que

de rares apparitions, toujours pressé d'échapper à des relations pleines de contrainte pour retrouver aux champs toute sa liberté. Le monde! il le voyait avec des yeux si peu éblouis qu'il n'expliquait l'amour passionné qu'il inspire à des cœurs honnêtes que par les illusions de la vanité, les entraînements d'une légèreté trop commune, ou les rêves dorés de l'ambition. M. de Mony n'était ni léger, ni vain, ni ambitieux. Son esprit orné, son imagination poétique égayaient sa retraite beaucoup mieux que ne l'auraient fait de frivoles amusements; et quant à des succès d'amour-propre, quant à la poursuite des emplois, des honneurs, de la richesse, pourquoi les aurait-il cherchés aux dépens de son repos, peut-être même de sa dignité, avec le dédain qu'il éprouvait pour la presque généralité de ceux qui les donnent, avec sa modération naturelle qui l'invitait à se contenter sagement du modeste patrimoine dont ses parents, avant lui, s'étaient tenus pour très-satisfaits? Ainsi disposé, nous avons à peine besoin d'ajouter que, dans le mariage, notre voyageur s'occupait moins de la dot que du caractère de la femme dont il voulait faire non pas son banquier, mais la compagne chérie de son existence. Marceline, il est vrai, devait posséder une fortune à peu près égale à la

sienne; il n'en gémissait pas; il regardait cette circonstance, au contraire, comme un avantage fort appréciable; seulement, la véritable dot à ses yeux, l'estimable trésor, c'était l'accord de deux âmes heureuses de suivre ensemble le même chemin pour arriver paisiblement et noblement au même but.

— Attendez! disait encore le capitaine, mais tous les jours d'un accent moins persuasif, et, à la fin, uniquement par habitude ou pour l'accent de sa conscience.

Lucien lui répondait en élevant aux nues la bonté, la modestie, la raison de Marceline; et les attentions délicates de celle-ci pour son humble amie de la maison d'école, sa tendresse filiale, son amour de la vie tranquille, l'inquiétude, la frayeur qu'elle témoignait à mesure que se rapprochait la fête, la première fête à laquelle on l'eût invitée, donnaient véritablement au jeune homme bien des motifs de confiance.

— Attendez! répétait M. Ploubère.

Et lui-même attendait si peu qu'il interrogeait déjà les dispositions de sa fille à l'égard de M. de Mony.

Marceline voulut éluder la question : leur hôte, à la fois si grave et si doux, méritait mieux qu'une

petite pensionnaire, qui, elle en avait peur, ne lui plaisait que pour son nom mêlé depuis longtemps à des souvenirs de famille. Ce qu'il fallait à ce philosophe aimable, c'était une femme d'un esprit plus mûr et d'une âme plus forte, une autre Amélie enfin.

— Tiens! j'y avais pensé comme toi, dit naïvement le vieillard.

Marceline se mordit la lèvre.

— J'y avais pensé, mon enfant, et ce matin même, je me demandais, les yeux fixés sur l'école, s'il ne se rencontrerait pas quelque jour un honnête garçon assez sage pour rechercher Amélie, assez riche pour le faire sans imprudence et sans se préparer des regrets. Quoi de plus flatteur pourtant et d'un meilleur présage pour la traversée que le commandement d'une aussi gentille goëlette? Hélas! personne n'y songera, et nous verrons des fous se disputer de lourdes gabarres, d'affreuses galiotes sans grâce, sans sécurité, uniquement parce qu'elles sont chargées de sacs d'écus!... Oh! les hommes! qu'ils sont aveugles et stupides!

(La suite au prochain numéro.)

CONSTRUCTION D'UN CLOCHER

A L'ÉGLISE SAINT-NICOLAS.

Le président du conseil de fabrique de la paroisse de Saint-Nicolas, de Saumur, prévient les entrepreneurs de travaux publics, que le mardi 3 mai prochain, à une heure de l'après-midi, à l'Hôtel-de-Ville de Saumur, il sera procédé à l'adjudication, sur soumissions cachetées, de travaux à exécuter

pour la construction d'un clocher à ladite église de Saint-Nicolas. Le montant de la dépense s'élève à 24,775 fr. 39 c. Les concurrents pourront prendre connaissance des plans et devis au secrétariat de la Mairie de Saumur, tous les jours (fêtes et dimanches exceptés) de 10 heures du matin à 5 heures de l'après-midi. Saumur, le 9 avril 1864. Le président du conseil de fabrique. CH. BRUAS.

Dernières Nouvelles.

Trieste, 14 avril. — L'empereur et l'impératrice du Mexique sont partis à deux heures. Les batteries du port les ont salués. Hélioland, 13 avril. — Les Danois ont capturé un brick et un schooner dont la nationalité était inconnue. Les Danois arrêtent tous les navires arrivant ou partant.

Berlin, 14 avril, midi 45 m. — Cette nuit, le 1^{er} bataillon du 60^e régiment a rejeté les avant-postes danois jusque dans les redoutes, malgré un feu de mitraille très-vif. Les Prussiens ont occupé le terrain à une distance de 80 mètres des redoutes. Les Prussiens ont eu une trentaine de blessés, 101 prisonniers danois ont été amenés jusqu'à présent au quartier-général.

Pour les dernières nouvelles : P. GODET

P. GODET, propriétaire-gérant.

ANNONCES LEGALES.

La publication légale des actes de société est obligatoire pour l'année 1863, savoir :

Pour l'arrondissement de Saumur, dans l'*Echo Saumurois* ou le *Courrier de Saumur*.

Etude de M^e BEAUREPAIRE, avoué-licencié à Saumur.

INTERDICTION.

D'un jugement rendu par défaut par le Tribunal civil de Saumur, le sept avril mil huit cent soixante-quatre, enregistré et signifié,

Il résulte que, sur la demande du sieur Louis Beugnard, maître menuisier, demeurant à Saint-Martin-de-la-Place,

Ayant pour avoué M^e Charles-Théophile Beaurepaire,

Le sieur Jules Beugnard, couvreur, domicilié à Saint-Martin-de-la-Place, actuellement à l'asile des aliénés de Sainte-Gemmes-sur-Loire

A été interdit de l'administration de sa personne et de ses biens.

Pour extrait, dressé par l'avoué soussigné.

Saumur, le seize avril mil huit cent soixante-quatre.

(178) BEAUREPAIRE.

Etude de M^e CLOUARD, notaire à Saumur.

A VENDRE

PAR ADJUDICATION,

En l'étude de M^e CLOUARD,

Le dimanche 8 mai 1864, à midi,

CINQ MORCEAUX

DE

TERRE LABOURABLE ET VIGNE

Contenant ensemble 95 ares, situés commune de Saumur, dans les Quarts, au bas de la butte de Saint-Vincent.

On pourra traiter avant l'adjudication.

S'adresser à M^e CLOUARD, notaire.

Etude de M^e LEROUX, notaire à Saumur.

A VENDRE

A L'AMIABLE,

Ensemble ou séparément,

1^e UNE GRANDE MAISON, occupée par un café et un hôtel, parfaitement achalandés, tenus par M. Duclou.

2^e UN TERRAIN y attenante, ayant façade sur la rue de l'Ancienne-Gare.

Le tout situé en face de la gare des voyageurs, au coin de la route de Rouen et de la rue de l'Ancienne-Gare.

La maison est d'un revenu de 1,800 fr., susceptible d'augmentation.

Le terrain n'est point loué et pourra être vendu par lots, au gré des acquéreurs.

S'adresser à M. CHARIER, entrepreneur de messageries à Saumur ou à M^e LEROUX, notaire à Saumur.

Etude de M^e LE BLAYE, notaire à Saumur.

A VENDRE

Une MAISON, avec vastes servitudes, place du Petit-Thouars.

Une MAISON, rue du Petit-Pré. S'adresser audit notaire. (161)

Etude de M^e CLOUARD, notaire à Saumur.

POUR CAUSE DE DÉPART,

A VENDRE

PAR ADJUDICATION,

En l'étude et par le ministère de M^e CLOUARD, notaire,

Le dimanche 1^{er} mai 1864, à midi.

1^e UNE MAISON, à Saumur, Grande-Rue-Saint-Nicolas, n^o 33, occupée par M. Boutin, marchand gantier.

Prix de revient : 14,000 francs. — Mise à prix : 8,500 francs.

2^e UNE MAISON, à Saumur, Grande-Rue-Saint-Nicolas, n^o 31, occupée en partie par M. Ratouis, ébéniste.

Prix de revient : 35,800 francs; — mise à prix : 17,000 francs.

3^e UNE MAISON, à Saumur, place du Chemin-de-Fer, en face la gare des voyageurs; avec deux jardins, bassin et pièce d'eau.

Prix de revient : 27,000 francs; — mise à prix : 17,000 francs.

Pour la désignation voir les placards affichés.

Toutes facilités seront données pour les paiements.

S'adresser, pour visiter les biens et traiter avant l'adjudication, à M. BARRABANT, près la gare, et à M^e CLOUARD, notaire. (163)

Etude de M^e E. Leroux, notaire à Saumur.

A VENDRE

A L'AMIABLE,

DEUX MAISONS

Situées à Bagneux, rue des Pauvres.

Pour entrer en jouissance le 24 juin 1864.

Moyennant 7,500 francs chacune.

S'adresser, pour traiter, audit M^e LEROUX.

Facilités pour payer. (165)

A VENDRE

UNE MAISON

Située rue de Bordeaux,

Ayant six chambres au rez-de-chaussée et au premier, cour, jardin.

S'adresser à M. François PERCHER, agent d'affaires et expert, rue du Marché-Noir, n^o 21. (146)

A VENDRE

MAISON DE CAMPAGNE,

Terres labourables et vignes,

Situés dans la banlieue de Saumur. Conditions exceptionnelles.

S'adresser à M. François PERCHER, agent d'affaires et expert, rue du Marché-Noir, n^o 21. (147)

A VENDRE

MAISON

Située à Saumur, rue des Capucins, avec COUR et JARDIN.

S'adresser à M. François PERCHER, agent d'affaires et expert, rue du Marché-Noir, n^o 21. (148)

A VENDRE

OU A ARRENTER

UNE MAISON

Agréablement située sur la Loire, au midi, rue de la Marine, ayant cour, basse-cour, écurie, remises et autres servitudes commodément établies.

S'adresser dans ladite maison, ou à M^e CLOUARD, notaire. (167)

Etude de M^e BRAYER, notaire à Chouzé (Indre-et-Loire).

A VENDRE

DEUX

MOULINS A VENT

En Pelouze, commune de Chouzé.

Chaque moulin contient une paire de meules montées à l'anglaise, et tous les accessoires, bluterie pour fleur.

Bâtimens d'habitation et d'exploitation, et 17 ares de terre labourable autour des moulins, le tout en un seul tenant.

Une très-belle clientèle est attachée à ces moulins.

Entrée en jouissance de suite.

Il sera accordé toutes facilités pour les paiements.

S'adresser, pour traiter et pour tous renseignements, à M^e BRAYER, notaire à Chouzé. (164)

TROIS MAISONS

A VENDRE

Rue de Bordeaux.

S'adresser à M. VINSONNEAU. (582)

A VENDRE

OU A LOUER

Avec ou sans caves;

Pour entrer en jouissance à la Saint-Jean 1864.

GRANDE ET BELLE MAISON

DE COMMERCE,

Actuellement occupée par M. Victor MORIN, quai de Limoges.

Il y a DEUX CAVES, qui peuvent contenir 200 pièces de vin, plus TROIS CAVEAUX.

S'adresser à M. GAURON-LAMBERT.

DEMANDE D'EMPRUNT.

On demande à emprunter une somme importante, avec les plus amples garanties.

S'adresser au bureau du journal.

ON DEMANDE à acheter un CHEVAL ou une JUMENT, âgé de 8 à 12 ans, propre à la selle et parfaitement dressé.

S'adresser au capitaine de gendarmerie à Saumur. (169)

A LOUER

Pour la Saint-Jean,

UNE PETITE MAISON

Rue Courcouronne, n^o 4.

S'adresser, à côté, chez M. TAILBOUIS-DAVID. (181)

A LOUER

Pour la Saint-Jean 1864,

PORTION DE MAISON

AVEC REMISE ET ÉCURIE

Place de l'Arche-Dorée.

S'adresser à M. DUPAYS, couvreur, près du Champ-de-Foire, ou à M^e LEROUX, notaire. (78)

A LOUER

Pour la Saint-Jean 1864,

UNE PORTION DE MAISON

PREMIER et SECOND ÉTAGE,

Rue d'Orléans, n^o 69. S'adresser à M^e SEONNET, rue de la Fidélité. (143)

APPARTEMENT A LOUER

Rue d'Orléans, 99. S'adresser à M^e veuve LECHAT.

Maladie de la Vigne.

POUDRE ANTI-OÏDIQUE

De A. BAUDRIMONT et H. LE MAT.

Plus active que le soufre, n'exposant pas dans son emploi aux mêmes dangers, et revenant à moitié meilleur marché, elle agit par toutes les températures, fortifie la vigne et améliore la qualité du vin, auquel elle contribue à donner une saveur franche, pure et exempte de tout mauvais goût.

Les résultats en sont attestés par plus de 200 propriétaires de la Gironde, parmi lesquels S. Em. le cardinal-archevêque de Bordeaux.

Agents à Saumur, pour tout le département, MM. SALOMON et BENARD, rue Beaurepaire. (162)

LA VILLE DE SAUMUR,

Son Budget,

SES TRAVAUX, SES EMPRUNTS,

Par le D^r BINEAU,

Membre du Conseil municipal.

PRIX : 4 FRANCS.

A Saumur, chez M. JAVAUD, libraire, et au bureau du journal.

SOUFRE SUBLIMÉ

GARANTI PUR,

Pour le Soufrage de la Vigne,

A 35 fr. les 100 kilog. — Valeur, 30 jours.

Chez M. PERALO, rue du Puits-Neuf, à Saumur.

BOURSE DE PARIS.

RENTES ET ACTIONS au comptant.	BOURSE DU 14 AVRIL.			BOURSE DU 15 AVRIL.		
	Dernier cours.	Hausse.	Baisse.	Dernier cours.	Hausse.	Baisse.
3 pour cent 1862.	66 70	» 35	» »	66 50	» »	» 20
4 1/2 pour cent 1852.	93 35	» »	» 05	93 60	» 25	» »
Obligations du Trésor.	438 75	» »	» »	440	» 1 25	» »
Banque de France.	3309	» »	» »	3300	» »	» »
Crédit Foncier (estamp.).	1325	» »	» »	1325	» »	» »
Crédit Foncier, nouveau.	1275	» 15	» »	1275	» »	» »
Crédit Agricole.	730	» 7 50	» »	715	» »	» 15
Crédit Industriel.	775	» »	» »	773 75	» »	» 1 25
Crédit Mobilier.	1171 25	53 75	» »	1175	» 3 75	» »
Comptoir d'esc. de Paris.	865	» 5	» »	862 50	» »	» 2 50
Orléans (estampillé).	900	» »	» 5	901 25	» 1 25	» »
Orléans, nouveau.	823 75	» »	» »	817 50	» »	» 6 25
Nord (actions anciennes).	980	» 1 25	» »	980	» »	» »
Est.	485	» »	» »	485	» »	» »
Paris-Lyon-Méditerranée.	952 50	3 75	» »	945	» »	» 7 50
Lyon nouveau.	895	» »	» »	897 50	» 2 50	» »
Midi.	667 50	5	» »	677 50	» 10	» »
Ouest.	502 50	1 25	» »	502 50	» »	» »
C ^e Parisienne du Gaz.	1680	» 2 50	» »	1677 50	» »	» 2 50
Canal de Suez.	470	» »	» »	470	» »	» »
Transatlantiques.	555	» 15	» »	552 50	» »	» 2 50
Emprunt italien 5 0/0.	69 10	» 30	» »	68 65	» »	» 45
Autrichiens.	420	» »	» 2 50	420	» »	» »
Sud-Autrich.-Lombards.	565	» »	» »	557 50	» »	» 7 50
Victor-Emmanuel.	372 50	2 50	» »	375	» 2 50	» »
Russes.	» »	» »	» »	» »	» »	» »
Bomains.	345	» 6 25	» »	340	» »	» 5
Crédit Mobilier Espagnol.	660	» 22 50	» »	660	» »	» »
Saragosse.	590	» »	» 5	585	» »	» 5
Séville-Xérès-Séville.	415	» »	» »	416 25	» 1 25	» »
Portugais.	340	» 5	» »	338 75	» »	» 1 25
OBLIGATIONS 3 p. 0/0, garanties par l'État, remboursables à 500 fr.						
Nord.	303 75	» »	» »	305	» »	» »
Orléans.	295	» »	» »	293 75	» »	» »
Paris-Lyon-Méditerranée.	293 75	» »	» »	293 75	» »	» »
Ouest.	291 25	» »	» »	291 25	» »	» »
Midi.	292 50	» »	» »	292 50	» »	» »
Est.	292 50	» »	» »	292 50	» »	» »

Saumur, P. GODET, imprimeur.

Vu pour la légalisation de la signature ci contre. En mairie de Saumur, le

Certifié par l'imprimeur soussigné,